

TRAN-NHUT

LES CORBEAUX
DE LA MI-AUTOMNE

Une enquête du mandarin Tân



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Le Temple de la Grue Ecarlate
L'Ombre du prince
La Poudre noire de Maître Hou
L'Aile d'airain
L'Esprit de la renarde
Les Travers du docteur Porc
Le Banquet de la licorne

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

La Femme dans le miroir
(Robert Laffont, 2010 ; Pocket, 2011)

Le Palais du mandarin
(NiL, coll. Exquis d'écrivains, 2009)

© 2011, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

En couverture :

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Atelier EquiPage – Marseille

ISBN : 978-2-8097-00000

— Tu crois que les prêtres taoïstes vont nous donner des gâteaux ? demanda Oisillon, dubitatif.

— Sans aucun doute. Ils ne sont pas fous. *Nourrir le poussin fera accourir la poule*, ils le savent bien.

Du haut de ses six ans, Oisillon fit une moue d'incompréhension. Tambour eut un haussement d'épaules impatient.

— Cela veut dire que s'ils nous soignent, on en parlera à nos parents, qui viendront faire des offrandes plutôt chez eux qu'au temple taoïste concurrent.

— Mais on ira bien aux *deux* temples quand même ?

— Evidemment, il faut entretenir la tension entre les prêtres du Crapaud à Trois Pattes et ceux des Huit Immortels.

Tambour, à dix ans passés, savait de quoi il parlait : sa mère, tenancière de gargote, n'hésitait jamais à donner les invendus sucrés à ses camarades de classe. Accoutumés à ses fleurs de gélatine au lait de coco, les gamins entraînaient leur famille chez elle à la première occasion, générant un chiffre d'affaires non négligeable. *A progéniture gourmande, parents insatiables*, aimait-elle répéter en comptant ses sapèques.

Quoi qu'il en soit, en cette nuit de fête de la Mi-Automne, il y avait fort à parier que les deux temples avaient quelques douceurs en réserve pour les gamins qui s'y rendaient en bandes joyeuses. Tambour imagina des gâteaux de lune aux bords festonnés, farcis d'une pâte aux graines de lotus constellée de gingembre confit, où des morceaux de saucisse chinoise gravitaient autour d'un jaune d'œuf salé. Cette évocation, ravivant l'odeur des feuilles de lime et d'eau de rose, l'incita à presser le pas.

Tambour voyait ses amis devant eux, lanterne au poing et chansons aux lèvres, une nuée rouge cerise et jaune citrouille qui s'éparpillait dans la nuit comme une farandole de lucioles en quête d'aventure. Par hasard, il s'était retrouvé à bavarder avec le petit Oisillon qui trottnait à ses côtés, visiblement à bout de souffle. Il avait un peu pitié de ses jambes courtes et de ses joues échauffées, mais il ne fallait pas trop traîner sur le chemin bordé de banians nouveaux. Tambour tenta de le houspiller :

— Allons, dépêche-toi un peu, sinon les autres vont tout manger.

— Je fais ce que je peux ! Cette lanterne pèse plus lourd qu'un chat.

Tambour secoua la tête. Oisillon, pour imiter ses aînés, avait choisi une énorme lanterne qui ballottait au bout de la canne de bambou. L'armature en jonc, habillée de papier écarlate, dessinait les contours ronds d'un lapin avec, à la place du cœur, une flamme de bougie papillotant au vent.

— Encore heureux que tu n'aies pas pris une lanterne en forme d'éléphant ! lâcha Tambour. Ton père ne t'a jamais dit que la taille importe peu ?

— Chez Monsieur Truong, à part ça, il n'y avait que des fleurs roses, rétorqua Oisillon. Et puis, c'est bien un lapin qu'on voit là-haut, non ?

Du doigt, il désigna la lune, pleine en cette nuit magique, qui luisait au-dessus des frondaisons. Sur sa surface métallique irrégulièrement cabossée se détachait la silhouette d'un lapin voûté. Tambour dut acquiescer.

— Oui, c'est lui, le lapin apothicaire. Au fait, tu sais ce qu'il est en train de préparer ?

L'autre leva vers lui un front moite de sueur.

— La soupe du soir ?

— Pas du tout !

Tambour se pencha vers Oisillon et chuchota :

— Le lapin dans la lune prépare une pilule d'immortalité.

— Une pilule de quoi ?

— Une pilule qui permet de vivre longtemps, longtemps, sans jamais mourir.

Il roula des yeux et approcha sa propre lanterne de son visage. Des ombres, contournant la boursouffure de son nez, dégoulinèrent le long de sa bouche en traînées visqueuses.

— Et devine, Oisillon, ce que le lapin broie dans son pot en faïence...

Le petit le fixa, hypnotisé. Sous cet angle, la figure de Tambour, tout en excroissances, lui parut monstrueuse. Son menton saillait sous des gencives humides. Au fond de ses prunelles se tordaient des flammes. Même ses paupières semblaient suinter un filet rougeâtre qui se répandait dans les rigoles de sa peau...

— Le lapin... susurra Tambour d'une voix caverneuse. Le lapin réduit en poudre les os de cent... petits garçons !

Oisillon poussa un cri quand une main s'abattit sur son dos.

— Nigaud, va ! rigola Tambour, ravi de sa plaisanterie. Si tu veux faire partie de la bande des grands, il te faudra plus de tripes que ça.

Les cils ourlés de larmes, Oisillon le regardait avec colère.

— Tu n'es qu'un méchant garçon qui raconte des mensonges !

— Alors, là, tu te trompes. La légende est formelle : le lapin que tu vois là-haut passe ses nuits à piler les crânes de garnements comme toi.

Oisillon inspira vivement, soudain conscient du silence qui les entourait. La ville avait depuis longtemps disparu derrière les courbes du chemin. Devant eux, les lumignons de leurs camarades s'étaient dispersés dans la nuit et ne brillaient plus que par intermittence, des feux follets qu'il aurait aimé rejoindre. Qu'aurait-il donné pour être arrivé au temple ! Au moins il y aurait des prêtres, des adultes sérieux, plus rassurants que ce Tambour devenu fou, dont les pommettes s'étaient mises à fondre comme de la cire quand il avait levé sa lanterne au niveau de ses tempes. Il lui faisait peur avec son front protubérant, aussi bosselé que le cul d'une marmite. D'instinct, il s'écarta de son aîné et allongea le pas.

— Attends ! dit Tambour. J'ai bu trop de jus de canne tout à l'heure. Il faut que je trouve un buisson, sinon je vais éclater.

Il dévala un talus, à la recherche d'un coin pour se soulager.

Seul sur la piste mangée par les ombres, Oisillon scruta la lune. Elle paraissait menaçante avec ses bords acérés. Il avait l'impression que le lapin s'activait tout

à coup, penché sur un bol au contenu effroyable. Le bruit du mortier résonna dans sa tête, un grincement cadencé où il décelait le craquement d'os broyés. Il frissonna au souvenir de la face difforme de Tambour, une figure de cire liquéfiée par le feu. Oisillon n'avait plus envie de suivre ce garçon. Mais était-ce vraiment un garçon, ce Tambour maléfique rencontré par hasard pendant la danse de la Licorne ? On disait que des démons aimaient se faire passer pour des hommes afin de mieux les entortiller. Et quelquefois, leur déguisement se fissurait l'espace d'un instant, révélant toute l'horreur cachée. Si c'était cela qu'il venait d'entrevoir, cette métamorphose éphémère, si dangereuse pour celui qui l'avait contemplée ?

Oisillon jeta un coup d'œil en contrebas. Une petite lumière indiquait que Tambour avait repéré un endroit adéquat. C'était le moment de déguerpir, pour ne plus avoir à côtoyer le démon aux traits d'enfant. Il prit ses jambes à son cou et s'engagea dans les hautes herbes du talus opposé. Il ne fallait surtout pas que Tambour le rattrape, maintenant qu'il connaissait sa vraie identité. Aiguillonné par la peur, Oisillon s'enfonça résolument dans les fourrés, décidé à mettre le plus de distance entre lui et son compagnon. Seule la faible clarté de sa lanterne le guidait à travers les fougères et les racines. Il trébucha plusieurs fois, se rétablit et continua sans se retourner. Exténué, il s'accroupit contre le tronc d'un banyan et abrita sa lanterne de son corps.

— Oisillon ! Où es-tu ?

Le garçonnet ne bougea pas. La voix semblait très lointaine, un peu énervée. Et pour cause, Tambour le démon venait de perdre sa proie ! Il cria plusieurs fois encore, tour à tour cajoleur et agacé. Puis ce fut le silence.

Rasséréiné, Oisillon remua doucement. Il se sentait désemparé. Voilà ce que c'était de désobéir à sa mère. Il se souvint à regret qu'elle lui avait interdit de suivre les plus grands après la danse de la Licorne. Il devait rester auprès de la jeune fille qui le gardait. Mais celle-ci, en ce soir de festivités, lui avait laissé la bride sur le cou, occupée à courir la prétentaine comme toutes ses amies. Lui-même, enivré par les chants et l'action, avait emboîté le pas aux aînés, ravi de son indépendance et pressé de découvrir le monde. A présent, il rêvait d'être dans les bras de sa mère, le menton chatouillé par une mèche folâtre qui embaumait le jasmin.

Un bruit d'eau le surprit. Il se rendit compte qu'il se trouvait au bord de la rivière qui longeait le chemin. Oisillon s'approcha de la rive avec précaution, attiré par le son des flots lapant les pierres. Le reflet de la lune tremblotait à la surface de l'eau, sans jamais se désintégrer. Le cercle aux bords émoussés lui sembla plus doux et il sentit la tension l'abandonner.

*Cent, quatre-vingt-dix-neuf plus un,
Nous sommes cent,
Tous ensemble bien au chaud.
Cent, quatre-vingt-dix-neuf plus un,
Nous sommes cent,
Un petit prix à payer
Pour ne jamais fermer les yeux.*

Le dos tourné, quelqu'un chantonnait tout bas, le front levé vers le ciel. Un enfant ? se demanda Oisillon, intrigué. Assis contre un rocher, l'autre semblait à peine plus grand que lui. Enhardi, il osa :

— Tu sais comment revenir à la ville ?

Le chant s'arrêta.

— Non. Mais ce n'est pas là que je vis.

Oisillon s'aperçut avec étonnement que le petit chanteur portait un masque représentant le bonhomme au sourire épanoui qu'on voit toujours aux danses de la Licorne. La figure joufflue arborait une expression joyeuse qui réconforta Oisillon.

— Ah bon ? D'où est-ce que tu viens ?

— De là-haut, répondit le Masque, le doigt pointé vers la lune.

— Tu connais donc le lapin apothicaire ?

L'autre éclata d'un rire qui lui parut amer.

— Bien sûr, je le connais. Une fois par an, à la Mi-Automne, il nous laisse descendre sur terre. Mais à l'aube, il nous faut rentrer, sinon il n'est pas content.

— Pourquoi ?

— Le lapin veut absolument qu'on soit cent garçons dans son bol de faïence, sans quoi sa recette ne marche pas.

Oisillon se gratta le nez.

— C'est vrai qu'il vous écrase dans son mortier ?

— Oui, il broie nos os toute la nuit. Le lapin est un forcené qui ne fait rien à moitié.

— Pourtant, tu n'as pas l'air mort...

— C'est parce que c'est la Mi-Automne ce soir.

Oisillon ne comprenait pas très bien. Cependant, l'histoire piquait sa curiosité. On pouvait donc aller dans la lune et revenir sur terre. Cela devait être un incroyable voyage.

— C'est comment, là-haut ?

— La lumière est comme une pluie de cendres étincelantes. Elle tombe sur les palais et les jardins où poussent des canneliers. La déesse de la Lune, Hang Nga, s'y promène en pensant à ceux qui vivent ici bas. Elle aimerait tant avoir quelqu'un à qui parler !

Le Masque fixa Oisillon de ses yeux rieurs, deux trous noyés d'ombre.

— Ça te dirait d'y faire un tour ?

Le garçonnet, terriblement tenté, hésita.

— Oui... Mais je n'ai pas envie d'y rester, moi !

— Tu n'y es pas obligé. Tu prendras ma place jusqu'à l'aube, le temps d'explorer la lune et de bavarder avec la déesse. De toute façon, je dois rentrer avant le lever du soleil.

Oisillon était fort embêté. Son incartade de cette nuit lui vaudrait une bonne punition. Sa mère allait probablement le gronder, mais son père n'hésiterait pas à lui faire déguster du rotin. Si une visite au temple était interdite, alors que dire d'une virée dans la lune ? Il était sans plus sage d'arrêter les dégâts...

— Non, il faut que j'y aille, articula-t-il d'une voix déçue. On m'attend à la maison.

— Tant pis ! Tu as raison. A l'année prochaine, peut-être.

Le Masque se remit à chantonner tout bas.

Oisillon se détourna. Il avait bien fait de refuser. Une bêtise à la fois, c'était amplement suffisant. Un éclat de lumière sur l'eau le retint. La lune était si belle, si accueillante, ainsi reflétée dans l'onde. Ses rondeurs adoucies lui rappelèrent qu'une déesse solitaire musardait sous une pluie de cendres. A quoi ressemblait-elle ? Portait-elle un diadème de cristal ou des épingles de jade, comme les princesses vues dans les livres ? Quelles plantes magiques poussaient au pied des canneliers enracinés sur la lune ? Des questions sans fin l'assaillirent, tandis qu'il s'apprêtait à partir. Malgré lui, Oisillon se reprit à rêver de cette aventure hors de ce monde. Il tenait là une occasion qui ne se représenterait pas de sitôt. Il voulut soudain

courir l'aventure, goûter à l'inconnu, pour savoir. Juste cette fois-ci.

— En fin de compte, murmura-t-il, j'aimerais bien prendre ta place cette nuit. Mais comment aller dans la lune ? Je ne sais pas voler.

Le Masque le considéra, toujours hilare.

— C'est très simple. Suis-moi.

Il prit Oisillon par la main. Sans hésiter, il s'approcha de la berge, puis entra dans l'eau. Le garçonnet se raidit en sentant le froid lui mordre les mollets, mais ne recula pas. Devant eux, le reflet de la lune dansait sur les flots.

— On va plonger dans le reflet, annonça le Masque. Retiens ton souffle. Lorsque tu referas surface, tu te trouveras là-haut.

— Tu es sûr ?

— Je te le promets.

Des courants glacés s'enroulèrent autour des jambes d'Oisillon. Ils s'emparèrent de son corps grelottant sans qu'il renâcle. Quand il perdit pied, il prit peur. Mais la lune étincelait devant lui, si proche à présent. Il vit la silhouette tremblotante du lapin apothicaire lui faire signe.

— Respire à fond ! ordonna le Masque.

Oisillon obéit et ils plongèrent. Le reflet se disloqua en mille scintillements.

Les yeux écarquillés, Oisillon tenta de sonder les ténèbres verdâtres. Dans quelle direction fallait-il aller ? Pour l'instant, ils ne bougeaient guère.

Oisillon eut brusquement l'impression que sa tête allait éclater. Il avait besoin de respirer. Pourtant il n'était pas encore arrivé sur la lune. Ses poumons le brûlaient. Il donna un coup de pied pour remonter à l'air libre. Mais d'une main sur son cou, le Masque le

retenait sous l'eau. Terrifié, Oisillon ouvrit la bouche pour crier. Il but la tasse puis inspira par le nez.

Les rayons de lune éclairèrent le visage rond qui le regardait avec un sourire. Oisillon crut voir des algues argentées se déployer tout autour d'eux. Il pensa alors à la chevelure de sa mère, ces mèches souples au parfum de jasmin, roulant, se déroulant, dans une onde traversée de cendres brillantes.

Les yeux à demi fermés, le sbire Khoa tentait de maîtriser sa respiration. C'était le moment ou jamais de faire un coup d'éclat. Il percevait la nervosité de ses concurrents immobiles à ses côtés, l'odeur aigre de sueur où perçait l'incertitude et l'appréhension. Khoa savait qu'il avait un avantage sur eux : cet odorat aiguisé qui lui permettait de flairer les émotions, de deviner le changement dans la direction du vent, de saisir l'insaisissable par une simple inspiration.

D'aussi loin qu'il s'en souvienne, il avait vécu dans un monde défini par les odeurs, un univers riche mais difficile à décrire avec des mots, qu'il essayait d'illustrer par des associations. Autrefois, accroché au sein de sa mère, il avait eu l'impression de boire l'odeur d'herbe après la pluie, d'avaler des gouttes de velours infusées de vert. Plus tard, enfant égaré sur un marché populeux, il avait suivi ce lien olfactif intime, ce ruban invisible d'émeraude et d'eau, pour retrouver sans faillir celle qui l'avait porté contre son cœur des mois durant.

Et là, ce soir, alors qu'il était flanqué d'une dizaine d'hommes en armes souvent plus expérimentés que lui, il discernait sous leurs expressions résolues le

signe de la fièvre, une pointe acide transperçant l'odeur de sel et de poussière qui imbibait leur transpiration. C'était, à n'en point douter, la faiblesse à exploiter. Khoa relâcha les muscles de ses épaules, laissa filer la tension logée entre ses omoplates et, pour penser à autre chose, recensa mentalement les odeurs que lui apportait la brise.

Les paupières baissées, il sentit la flamme grasse des lumignons promenés par des gamins que la fête avait échauffés. La cire chaude coulant sur les armatures de jonc ravivait une senteur de bois mouillé, comme une dernière résurrection derrière les écrans de papier. Sur les lèvres des bambins s'attardaient les fantômes d'animaux en sucre, dissous par des rasades de jus de citron au milieu de rires et de chants. Le sucré se manifestait toujours par des poussières ambrées, l'astringence par des comètes mauves. Ici et là, des explosions de pétards jetaient un voile âcre sur les bouffées aillées des braseros de marchands ambulants. Dans son esprit, il voyait la fumée carnée ondoyer derrière les fils transparents et volatils des alcools de chrysanthème, qui se dispersaient tels des rets autour de coupelles toujours pleines. Dans ce fond mouvant d'arômes, où l'ombre glacée d'une feuille de menthe se noyait paisiblement dans les remous d'or d'un bonbon fondu, il y avait une note que Khoa aurait reconnue entre mille, une essence sans nom qui accélérerait les battements de son cœur.

Le parfum qui auréolait Mademoiselle Lys avait la douceur d'un duvet de caneton et l'éclat d'une perle. Il rappelait les boutons de frangipane quand ils s'épanouissent au-dessus des cours d'eau ou les pêches cueillies une nuit de pleine lune. Khoa savait qu'il dessinait des spirales tout autour de Mademoiselle

Lys, se fractionnant aux extrémités pour se diffuser dans l'air en une nuée de particules. Il savait tout cela sans avoir à regarder vers la scène surélevée où elle se produisait à cet instant, la voix rauque et sensuelle, radieuse dans sa robe aux manches fendues. Son parfum affolait le jeune homme plus que sa figure aux traits réguliers, plus que sa chevelure tenue par des épingles d'argent. C'était pour briller à ses yeux qu'il voulait gagner le concours ce soir.

Khoa caressa l'arc en bois de mûrier dont il connaissait la solidité et la souplesse. Il l'avait fabriqué en évoquant celui de Hoàng Dê, le mythique Empereur Jaune – cet arc nommé le *Croassement du Corbeau* qui se détendait à la vitesse de l'éclair. Longtemps il avait cherché la branche idéale, ni trop fine, ni trop raide. Au creux d'un vallon, il avait fini par dénicher un mûrier aux formes harmonieuses, dont le bois réputé démonifuge donnait à l'arc une courbe de toute beauté, comme tracée par un Immortel. Des heures de polissage avaient conféré à l'arme un éclat sourd, presque métallique.

Il s'était entraîné au fil des années, conscient qu'il réussissait à traquer ses cibles grâce à sa perception affûtée de leurs odeurs. Les narines aux aguets, il suivait les bêtes en visualisant leur passage comme des traînées olfactives déployées dans l'espace. Il identifiait les dentelles aériennes des singes gris-bleu, les nœuds visqueux des pythons réticulés, les étincelles abruptes des barbus à ventre rouge. Lorsqu'il avait localisé ses proies, il parvenait à prédire leurs trajectoires en pressentant la rupture du motif olfactif couplé au frémissement du vent.

Khoa avait espéré devenir chasseur, pour peaufiner sa méthode de détection, pour découvrir des pistes

laissées par des animaux inconnus – des odeurs en étoile, torsadées ou caoutchouteuses, qui changeaient de forme ou se déchiraient selon les saisons. Il l’avait espéré, mais sa mère en avait décidé autrement. Ce soir encore elle l’avait vu, un arc à la main, et s’en était violemment émue.

— Khoa ! s’était-elle écriée, le visage défait. Comment oses-tu t’associer avec des meurtriers ?

— C’est juste un concours d’archers, Mère...

— Fils indigne ! Hors de ma vue !

Etonné, il avait vu le dessin olfactif de sa mère, ces filins de jade ourlés d’eau, se hérissier d’épines rougeoyantes avant de se désintégrer en une pluie de scories. Sa colère avait si profondément altéré son odeur qu’il la reconnaissait à peine. Puis elle l’avait planté là, au milieu de ses concurrents hilares.

— Pas commode, ta mère ! Pas de dessert ce soir, mon vieux.

— On dirait ma femme ! lança un autre, narquois.

— En plus jeune...

Khoa avait haussé les épaules. Ils pouvaient toujours se moquer. Ils riraient moins quand il aurait remporté le concours.

D’ailleurs, un roulement de tambour annonçait le début de la compétition. Là-bas, au milieu des musiciens, Mademoiselle Lys faisait une révérence, longuement applaudie par ses admirateurs. Alors on se focalisa sur le pas de tir, où se tenaient les archers.

Bui, le chasseur râblé, bomba le torse et écarta les jambes en une pose qui se voulait virile, Kim agita son arc pour exhiber ses bras musclés. Certains sautillèrent sur place, d’autres firent craquer leurs vertèbres. La lueur des torches ruisselait sur leur front, leur donnant l’antique patine des chasseurs, et

magnifiait les silhouettes projetées contre les arbres. Tous savouraient leur moment de notoriété, alignés à cinquante pas de la volière couverte d'une toile sombre, tandis que Khoa, les paupières baissées, prenait une goulée d'air qui lui apportait toutes les informations dont il avait besoin. Il analysa la constellation d'odeurs émanant de la cage cachée aux regards : des anneaux torsadés entraient en collision avec des courbes aux tons opalins, des effluves en forme de billes roulaient sur des senteurs bosselées. Khoa distinguait chaque configuration, les séparait les unes des autres, tout en appréhendant le dessin qu'elles formaient toutes ensemble. Il suffisait d'anticiper l'instant où chaque motif allait se désagréger, d'entrevoir le début d'une brisure de symétrie... Le reste relevait de la technique.

— A vos positions ! tonna Monsieur San, le maître de cérémonie, un petit homme juché sur des chaussures à plateforme.

Nu jusqu'à la ceinture, son aide donna un coup à l'immense tambour aux flancs laqués, dont les vibrations firent trembler le ventre des spectateurs. Lentement, les concurrents bandèrent leur arc.

Le voile tomba, exposant la structure en jonc tressé.

Coup sur coup, neuf ombres fusèrent, portant la nuit au bout de leurs ailes. L'espace d'un battement de cils, l'éclat des torches glissa sur les plumes et les revêtit d'or.

Une volée de flèches traversa le ciel.

Les neuf corbeaux n'atteignirent jamais la lune.

Dans le silence, Monsieur San s'avança vers les oiseaux abattus. Suivi de son aide, il comptabilisa les flèches fichées dans leur chair, pendant que les

archers retenaient leur souffle, une prière sur les lèvres. Le public, suspendu aux mouvements solennels du petit homme, admira ses manches brodées dont les fils de soie s'embrasaient à chaque pas. Après recomptage, Monsieur San édicta non sans affectation :

— Au total, nous avons dénombré une flèche orange, deux roses, deux rouges, trois bleues, trois marron, trois violettes, quatre blanches, quatre vertes et... neuf flèches noires.

Neuf flèches! L'étonnement saisit les spectateurs, soudain conscients de l'exploit auquel ils venaient d'assister.

Les archers se tournèrent vers Khoa qui brandit son carquois, révélant le bouquet de flèches empenées de noir.

Le public explosa en applaudissements nourris, accompagnant le nom du vainqueur qui circulait dans la foule, couvert d'honneur. On se dressa sur la pointe des pieds pour apercevoir ce nouveau héros qui était si jeune. Dans la tribune officielle dressée à droite du stand de tir, les notables, tous debout, laissaient éclater leur enthousiasme par des hochements de tête appréciateurs. Même les gamins, tout à leurs jeux, s'interrompirent le temps de voir le gagnant. Quelques-uns secouaient leurs lampions tandis que d'autres balançaient leur masque aux traits d'animal ou de bonhomme jovial.

Alors que Monsieur San le faisait monter sur une estrade festonnée de lampions, Khoa chercha des yeux Mademoiselle Lys qui avait quitté le groupe de musiciens. Du fond diffus des odeurs le jeune homme tenta d'isoler la signature perlée de la jeune fille. La foule en liesse se déplaçait en vagues chaotiques

difficiles à suivre. Les chignons des femmes se ressemblaient tous sous la lumière capricieuse des lanternes. Khoa rumina sa déception. Il avait remporté la prestigieuse compétition pour rien ! A quoi bon être le héros de la ville si Mademoiselle Lys ne le remarquait même pas ?

Khoa croyait avoir perdu sa trace quand une vapeur à nulle autre pareille se condensa à sa gauche. Il pivota sur ses talons. La chanteuse se dirigeait vers lui, fendait la foule qui s'écartait avec un murmure d'admiration. Hypnotisé par le roulement de ses hanches, le sbire se figea sur place.

Le tambour résonna de nouveau. Monsieur San agita un éventail pour faire taire les conversations, puis annonça sentencieusement :

— Nous, les organisateurs du trente-deuxième concours des *Corbeaux de la Mi-Automne*, déclarons que Monsieur Khoa a remporté haut la main cette édition. Son nom sera gravé sur la plaque commémorative de la ville et les générations à venir se rappelleront que c'est la première fois que les neuf corbeaux ont été abattus par un seul homme !

Mademoiselle Lys rejoignit le jeune archer sur l'estrade et lui présenta son trophée. Khoa, ivre de bonheur, reçut le bloc de jade sculpté. Neuf corbeaux, ailes déployées, visaient une lune translucide – un véritable objet d'art, façonné par le meilleur sculpteur de la ville. Mais c'étaient les ongles de nacre de Mademoiselle Lys qui évoquaient le mieux l'éclat de la lune.

Tout à la contemplation de ses poignets, grisé par sa senteur de rosée, Khoa ne leva la tête qu'au bout d'un moment.

Le regard de Mademoiselle Lys errait loin de lui, insaisissable, aimanté par la tribune officielle tendue d'un dais de satin.

*

— Neuf flèches pour neuf corbeaux, voilà un bel exploit ! concéda le conseiller Thi en lissant sa moustache. Je ne suis pas venu pour rien.

— Notre province reculée abrite des hommes de talent, répondit le mandarin Tân. Content que vous ayez pu le constater de vos propres yeux.

— Notez de surcroît que cet archer tant acclamé est un sbire du tribunal. Notre magistrat, contrairement à certains de ses collègues du Sud, n'emploie que des gens capables.

Le lettré Dinh, cintré dans sa veste vert forêt, dressa un doigt maigre pour ponctuer ses propos. Sa bonne humeur était quelque peu altérée par le fait que sa tunique semblait être coupée dans la même étoffe que le dais. Cela relevait d'une inadmissible faute de goût, comme s'il avait cherché à se fondre dans le décor. Il fallait qu'il tance le tailleur qui lui avait suggéré ce tissu d'ameublement.

— Vous avez raison, Lettré Dinh. A la capitale, nous manquons rarement l'occasion de faire des gorges chaudes du laisser-aller notoire des mandarins du Sud. Ceux qui se rallient à ce félon de seigneur Nguyên sont des bras cassés qui ne sauraient servir le seigneur Trinh...

— ... voire l'Empereur Lê, glissa le mandarin Tân sur un ton anodin.

Le conseiller se rattrapa de justesse :

— Bien sûr ! Le seigneur Trinh n'œuvre que pour le bien de l'Empereur et pour celui de la Nation, tout le monde le sait.

Le lettré Dinh se détourna pour cacher son sourire. Personne n'ignorait au contraire que le seigneur Trinh, qui secondait l'Empereur, nourrissait des ambitions démesurées. Ce flagorneur, pour lequel travaillait le conseiller Thi, n'attendait que la défaite de son rival Nguyễn du Sud pour tenter d'usurper le trône. Leur hôte retint son attention. C'était un homme raffiné dont la moustache lustrée semblait dégager une senteur de lilas. Sa peau légèrement grêlée accroissait le mystère de ses iris aussi sombres qu'une goutte d'huile. Il portait beau dans sa veste rouge pivoine assortie à un pantalon au tomber impeccable. Le temps passé au service du seigneur du Nord avait conféré à ses gestes une aisance de diplomate qui renforçait encore son charme inné. En les observant de profil, Dinh eut soudain la sensation que le mandarin Tân était encore inexpérimenté, alors que son visiteur possédait la rondeur sophistiquée de ceux qui approchaient de près le pouvoir.

L'estrade vibra en cadence. Monsieur San, raide comme un piquet, escortait le vainqueur du tournoi sur la tribune.

— Mandarin Tân, voici le héros du jour ! Vous devez être très fier de l'avoir sous vos ordres.

Le jeune Khoa répliqua, gêné :

— J'ai eu beaucoup de chance que le mandarin Tân m'ait laissé participer au concours. Normalement, je devais assurer le service d'ordre avec mes collègues.

Le magistrat lui donna une tape amicale sur l'épaule. A la lumière des lanternes, qui accentuait la

jeunesse de ses traits, il avait l'air d'un grand frère satisfait de son cadet.

— Allons, tu as mis en place les mesures de sécurité avant la fête. Et puis, une fois n'est pas coutume.

— Tu as également fait honneur à notre tribunal de province, ce qui n'a pas manqué d'impressionner notre hôte venu de Thang Long, précisa Dinh.

Le conseiller Thi dévisagea le sbire avec une admiration qui ne paraissait pas feinte.

— Félicitations, jeune homme ! J'ai rarement vu un archer aussi adroit. Abattre des corbeaux dans la pénombre n'est pas une mince affaire. Si un jour l'envie vous prend de venir à la capitale, je vous embauche aussitôt ! Nos quartiers grouillent de criminels et autres vermines qui ne demandent qu'à recevoir une flèche dans le bas du dos.

— Il y a peu de chances que je parte d'ici. Ma mère, fort âgée, a ses petites habitudes dans cette ville et verrait d'un mauvais œil un changement de décor.

— Ta mère, intervint le lettré Dinh, amusé, est bien cette charmante dame qui t'a tiré les oreilles au début du concours ?

Khoa rougit d'embarras.

— Oui, c'est bien elle. Elle n'aime pas me voir avec un arc.

— Tss tss, voilà bien les mères ! La mienne était une mégère. Pourtant, elle aurait bien aimé me voir avec une fronde ou une épée en bois...

— C'est plus viril qu'un miroir ou un éventail, interrompit une voix facétieuse.

Le lettré se tourna vers l'homme corpulent qui venait de gravir les marches. A chaque mouvement, son imposant abdomen imprimait des vagues sur sa tunique de soie fluide. Cependant, malgré son excès

de poids, il se déplaçait avec grâce sur des pieds joliment chaussés, aussi fins que ceux d'une danseuse.

— Docteur Porc ! s'exclama gaiement le lettré. Je suppose que votre mère à vous aurait préféré vous surprendre avec des fruits dans les paumes plutôt qu'avec des pâtés de viande ou des mortadelles ?

Le docteur dénuda des canines parfaites dans un sourire qui illumina sa figure d'une canonique beauté.

— Pensez-vous ! Ma mère ne jurait que par les abats. Elle prétendait qu'ils embellissent le teint et revigorent les cheveux. Elle m'a gavé de tripes élastiques dès mes premières dents. Il faut croire que cela a servi à les renforcer.

Il agita un index manucuré en direction de Khoa.

— Maintenant que tu es célèbre, c'est le moment de réclamer une belle augmentation au mandarin Tân. L'occasion ne se représentera pas de sitôt. Je me suis laissé dire que notre magistrat a l'habitude de récompenser les citoyens méritants d'un lingot d'or.

— Allons, Docteur Porc ! répliqua le mandarin avec bonhomie. On vous a abusé car l'Empereur surveille de très près l'or de ses coffres.

— On peut le comprendre, coupa Dinh. Depuis que ce renégat de seigneur Nguyễn s'est enfui avec des caisses remplies de lingots, le pouvoir veille sur ses possessions comme un gueux sur ses poux.

Le conseiller Thi hocha vigoureusement la tête.

— Je ne vous le fais pas dire ! Un climat de rigueur s'est installé à Thang Long. Plus question de se montrer dispendieux par les temps qui courent, même pour honorer une belle prouesse.

Monsieur San, soucieux de valoriser son concours, intervint :

— Pourtant, ce n'est pas donné à tout le monde de reproduire l'exploit de l'illustre archer Hâu Nghê, le héros de la fête de la Mi-Automne !

— Vous y allez un peu vite ! rétorqua Dinh. Tout écolier sait que c'est sa femme, Hang Nga, qu'on révère en cette nuit de pleine lune.

— Pas du tout, sans la bravoure de son archer de mari, Hang Nga ne serait jamais envolée pour la lune, tempêta l'autre.

— Je suis d'accord avec le lettré Dinh, prononça le conseiller Thi. Hang Nga est celle que nous célébrons ce soir !

Le docteur Porc s'amusa à jeter de l'huile sur le feu.

— Et le lapin ? Avez-vous pensé au lapin ? Lui aussi se morfond sur la lune. Au lieu de consommer des gâteaux de lune, on ferait mieux de déguster des cuisses de lapin. Sautées dans de l'ail, elles sont une merveille.

Des voix s'élevèrent pour contester sa contribution jugée hors sujet. Puis ce fut une discussion générale, où chacun soutenait sa version de la légende d'origine. Monsieur San, épaulé par le sbire Khoa, appuyait la primauté de l'archer, tandis que Dinh, assisté du conseiller Thi, défendait le rôle de son épouse. Le docteur Porc maintenait que les corbeaux pouvaient également passer sur le gril et qu'ils feraient d'excellentes brochettes. Le brouhaha devint intolérable. Agacé, le mandarin Tân décréta :

— Bien. Puisque nous sommes loin d'un consensus, que chacun présente sa propre variante de la légende.

Les joues rouges, Monsieur San se lança sans hésiter.

A l'orée des temps, il y avait dix soleils, représentés par des corbeaux à trois pattes qui vivaient dans des buissons de mûrier, dans la Mer de l'Est. Chaque jour, la mère des corbeaux en conduisait un à travers le ciel, à bord de son chariot. Cette routine finit par lasser les corbeaux qui décidèrent de prendre leur envol tous en même temps. Les dix soleils brillant simultanément engendrèrent la sécheresse sur terre. Face à cette catastrophe, l'Empereur de Chine implora l'aide du dieu du Ciel de l'Est, qui lui envoya Hâu Nghê, le dieu des Archers. Celui-ci abattit neuf corbeaux, en gardant un pour éclairer le monde, et devint un héros pour l'humanité. Mais la mort de neuf de ses enfants ayant irrité le dieu du Ciel de l'Est, il bannit sur terre Hâu Nghê l'archer.

Malgré ses exploits dans le monde des hommes, Hâu Nghê était affligé par l'idée de sa finitude. Il supplia alors la Reine-Mère d'Occident, Tây Vương Mâu, de lui venir en aide. Celle-ci consentit à lui donner deux pilules d'immortalité.

Cependant, à la demande de l'Empereur qui avait encore besoin de lui, Hâu Nghê dut partir avant de prendre sa dose. Son épouse Hang Nga, oisive et fouteuse comme toutes les femmes, finit par débusquer les deux pilules qu'elle avala d'un trait. Elle commençait à s'élever dans les airs quand son mari rentra. Incapable de la retenir, il la vit s'envoler vers la lune, où elle demeure à ce jour.

— Voilà qui montre bien l'importance de Hâu Nghê et la perfidie de son épouse ! conclut Monsieur San. Son exploit en tant qu'archer a ému la Reine-Mère d'Occident, sans laquelle il n'y aurait pas les

pilules d'immortalité. Pas de pilules, pas d'ascension vers la lune, pas de fête de la Mi-Automne.

— Je suis entièrement d'accord avec vous sur la curiosité inhérente aux femmes, concéda Dinh. L'épouse, non contente de rester à la maison, fourre son nez partout et met en bouche tout ce qui lui tombe sous la main.

Le conseiller Thi renchérit :

— De plus, la Reine-Mère d'Occident est loin d'être aussi compatissante que vous le prétendez, Monsieur San. Elle a cédé ses pilules seulement après que Hâu Nghê eut accepté de lui bâtir un palais d'été.

— Parfaitement observé, remarqua Dinh. Les femmes font preuve d'une générosité calculée. Lorsqu'elles s'offrent à vous, elles s'agrippent à vos bourses et vous lâchent seulement quand ces dernières sont plus plates que des figues séchées. Cela dit, on m'a toujours raconté que c'était Hang Nga qui était d'origine céleste.

Comme Monsieur San avançait une lippe dubitative, le lettré livra sa propre vision de l'histoire.

Hang Nga était au service de l'Empereur de Jade. Pour avoir cassé un précieux vase, elle fut bannie sur terre et perdit son immortalité. Là, elle rencontra un jeune archer, Hâu Nghê, qui sauva les hommes d'une terrible sécheresse en abattant neuf corbeaux-soleils. Devenu roi, il épousa la jeune femme. Ils auraient pu couler des jours paisibles si Hâu Nghê ne s'était pas transformé en un tyran. Imbu de lui-même, il se fit concocter une pilule d'immortalité, ce qui effraya son épouse. Plutôt que de le laisser vivre éternellement en terrorisant son entourage, Hang Nga préféra l'avalier elle-même. Furieux, Hâu Nghê tenta de l'abattre d'une

flèche lorsqu'il la vit s'envoler, mais il la manqua pitoyablement. Elle eut juste le temps de se saisir d'un lapin dans sa fuite, de sorte qu'elle se promène aujourd'hui sur la lune en sa compagnie.

— Quelle nigaude ! s'esclaffa le docteur Porc. Prendre un lapin sous le bras pour se garder de la solitude ! Elle aurait mieux fait d'enlever son jeune jardinier.

— Un manque de discernement pitoyable, ironisa Monsieur San. Ainsi, au lieu du lapin qu'on distingue à la surface de la lune, on verrait les ébats entre le jardinier et sa maîtresse.

Dinh acquiesça, égrillard :

— Exactement ! Pensez à tous les astronomes en herbe qui auraient trouvé là leur vocation. Moi-même, j'aurais bien passé mes nuits à scruter le ciel, s'il y avait eu de l'action là-haut.

— Confucius aurait alors perdu son plus fervent admirateur, regretta faussement le mandarin Tân qui connaissait l'aversion de son ami pour le Maître.

Le docteur Porc se caressa rêveusement la joue.

— Quel dommage que cette écervelée ait gobé la pilule d'immortalité. J'aurais donné ma vie pour le secret de l'immortalité.

— Moi, je sais ce qu'elle contenait.

C'était Khoa qui venait de parler. Tous le considérèrent avec curiosité. Alors, il prit la parole :

— Hâu Nghê, devenu roi, apprit comment fabriquer la fameuse pilule : en réduisant en poussière un jeune garçon toutes les nuits pendant cent nuits.

Un silence accueillit ses paroles.

— Qui t'a raconté pareilles sornettes ? s'enquit Monsieur San, irrité par son nouveau lauréat.

— C'est la seule version que ma mère m'ait donnée de la fête de la Mi-Automne.

— Khoa n'a pas tort, trancha le mandarin Tân. J'ai déjà entendu cette variante. Elle doit être destinée à faire peur aux enfants pour qu'ils ne restent pas dehors toute la nuit.

— Serait-ce alors le lapin qui broie les garçonnets ? demanda le conseiller Thi.

— Peut-être bien. On dit surtout qu'il pile des herbes médicinales.

— Ou qu'il prépare des gâteaux de lune, répliqua le docteur Porc qui se sentait un petit creux.

Comme pour exaucer ses vœux, Mademoiselle Lys fit son apparition, portant un plateau de ces pâtisseries où fleurissait, en relief, l'idéogramme *Félicité*. Impossible de résister à cette douceur emblématique de la Mi-Automne, où le sucré se mariait au salé à travers la perle dorée d'un jaune d'œuf enfoui dans une pâte de lotus. Le docteur Porc tendit le bras afin de se faire servir en premier. Dinh et Monsieur San se disputèrent pour un gâteau plus gros que les autres, tandis que le sbire Khoa buvait Mademoiselle Lys des yeux. De son côté, le conseiller Thi reluqua discrètement les rondeurs appétissantes de la jeune femme en passant un doigt sur sa moustache.

— Dites-moi, Mademoiselle, aimeriez-vous vous produire à la capitale ? J'ai été spécialement envoyé en province pour dénicher des talents cachés, afin d'organiser une fête en l'honneur du seigneur Trinh le mois prochain. Vous chantez comme un rossignol au printemps, et je donnerais ma main à couper que vous connaîtrez immédiatement le succès à Thang Long.

La jeune fille, ravie, lui offrit un sourire plein d'espoir et le conseiller en profita pour se rapprocher d'elle.

L'index levé vers la lune qu'aucun nuage ne venait ternir, le mandarin Tân déclara :

— La lune est orangée ce soir. C'est un signe qui ne trompe pas : l'avenir s'annonce radieux !

*

La cour du temple du Crapaud à Trois Pattes résonnait de rires et de cris. Des nuées de gamins affamés s'étaient répandues dans les couloirs, balançant des lanternes caparaçonnées de la poussière des chemins. Ayant couvert la distance entre la ville et le temple, ils entendaient se faire choyer par les prêtres taoïstes. Ceux-ci, conscients que les garnements d'aujourd'hui seraient les dévots de demain, s'exécutèrent sans rechigner, distribuant des gâteaux de lune mais aussi des friandises de sucre candi en forme d'oiseaux et des graines de pastèque grillées. Les bambins, rois d'un soir, profitaient de l'aubaine, piochant dans des coupelles garnies de fruits secs avant de jouer à cache-cache derrière les piliers en bois de *lim*. Sans un regard pour les autels laqués de rouge et d'or, sans déférence pour la divinité dont ils frôlaient le socle, ils s'en donnaient à cœur joie, piaillant dans un lieu où régnait d'ordinaire le silence.

L'arrière-cour, séparée de la principale par un long corridor, était épargnée de la cavalcade bruyante des enfants. Des arbres centenaires masquaient de leur frondaison la clarté lunaire, et seuls les lumignons accrochés aux branches éclairaient faiblement les dalles polies, laissant dans la pénombre quelques urnes où poussaient des citronniers. Sous les tuiles vernissées du toit, un battement d'ailes invisibles courait comme un chuchotement. Alignés le long du

mur, solennels dans leurs habits d'apparat, les dieux taoïstes fixaient cette cour enténébrée presque déserte.

Au pied de la statue de Lôi Công, le dieu du Tonnerre, un homme priait. Tête baissée, il tenait un bouquet de bâtons d'encens dont les volutes venaient s'enrouler autour des jambes aux muscles puissants. L'odeur du bois de calambac, soyeuse et riche, s'éleva vers les cieux pour cajoler les Immortels.

— Seigneur Lôi Công, murmura l'homme, les paupières baissées, vous qui représentez la Justice, entendez ma misérable prière. Guidez-moi vers la vérité que je cherche depuis mon enfance, et je vous vénérerai jusqu'à mon dernier souffle.

Impassible, Lôi Công serrait dans son poing une brassée d'éclairs, pendant que le visiteur se prosternait trois fois devant lui. Aux côtés de la statue aux sourcils féroces, Ngoc Hoàng Thuong Dê, l'Empereur de Jade, qui règne sur le Ciel, et Đông Vương Công, l'Empereur du Pic de l'Est, qui préside à la vie des hommes, ne pipèrent mot. Dans une niche drapée de soie, la Dame des Nuages Bigarrés, adorée des femmes désireuses d'enfanter, continuait à afficher un sourire énigmatique tandis que la déesse de l'Etoile du Nord, assise sur un lotus, brandissait dans ses nombreuses mains un fanion, une épée, un arc, une lance, une tête de dragon, cinq chariots, un soleil, une lune... Même les Huit Immortels se bousculant derrière un autel chargé de tubéreuses demeurèrent muets ; ni le mendiant, ni l'alchimiste, ni le flûtiste ne bronchèrent quand les vapeurs parfumées leur titillèrent les narines.

Au-dessus de l'homme recueilli, en des centaines de points de métal, les constellations se déployaient

sur le plafond en bois : la scintillante Rivière d'Argent qui sépare les amants maudits, l'étoile de la Tisserande et l'étoile du Bouvier, la silhouette martiale du Chasseur, l'astérisme du Fantôme et celui des Ailes...

L'homme se releva lentement. Certes, il implorait l'aide du céleste Lôi Công. Mais il savait que les mortels avaient, eux aussi, un rôle à jouer.

*

Accoudée au balcon surplombant un jardin habillé d'ombres, Lys contemplait le lointain miroitement des eaux de la rivière. Entre le frémissement des feuilles, des éclats de lune voguaient sur un courant stationnaire. Avec un soupir, elle défit l'épingle qui retenait ses cheveux. Elle était fourbue.

La soirée avait été un grand succès. Son tour de chant avait tenu en haleine un parterre d'auditeurs émus. Les chansons d'amour sans lendemain avaient toujours cet effet sur les gens. Ils s'apitoyaient volontiers sur les peines de cœur des héros et versaient facilement une larme aux accents plaintifs de la viole. Pourtant ils ne cessaient d'en redemander, avides d'histoires de passions contrariées se soldant par un départ, un suicide ou un meurtre. Alors, elle leur avait raconté la méprise d'un fils amoureux de sa propre mère, laquelle avait dû sauter dans un puits pour se dérober à sa convoitise. Ses trémolos et sa gestuelle pleine de pathos avaient tiré un gémissement de quelques femmes au premier rang. Mais la réaction fut encore plus vive lorsqu'elle mima, avec deux confrères, le destin tragique d'une jeune fille aimée de deux frères. Les tiraillements sensuels, faits de désir refoulés et de remords tenaces, chantés avec

conviction, avaient suscité des torrents de larmes qu'on essuyait du revers de la manche. Le dénouement inéluctable qui voyait le suicide par pendaison du frère aîné, suivi d'une noyade réussie par la belle et couronné d'une défenestration du cadet, avait terrassé les auditeurs, qui sanglotaient sans retenue, les paupières bouffies et le menton tremblotant. Qu'importait que l'un des interprètes frisât la cinquantaine ou que l'autre fût en réalité fasciné par les sbires en grand attirail, on était pris dans les rets de ce trio magistral. C'était la magie des chansons traditionnelles : plus elles dénombraient de morts, plus elles avaient la faveur du public.

Lys se massa doucement les épaules. Tant mieux si les gens se sentaient pris aux tripes. Ils la dévisageaient avec admiration, l'identifiant à l'héroïne qui avait fini au fond de l'eau pour ne pas avoir su départager les deux hommes. C'était une figure noble, maudite et stupide. Mais l'engouement qu'elle faisait naître chez les spectateurs valait bien une assimilation peu flatteuse. A bien y réfléchir, les costumes des artistes devaient influencer favorablement le public : les tissus brochés, capturant les moindres lueurs des torches, prenaient des allures d'habits enchantés qui se métamorphosaient à chaque mouvement. Le parterre était envoûté par les manches aussi légères que des ailes de papillon. Les fils brillants, noués en motifs floraux, jouaient avec la lumière et l'obscurité comme des nervures de métal fondu. Son pantalon flottant en satin renvoyait un chatoiement qui adoucissait le vermillon et le vert cuivré de sa tunique. Elle avait senti l'œil concupiscent des hommes glisser sur la courbe de ses reins quand elle se cambrait pour mieux produire les aigus. Mais les femmes, elles,

étaient clouées au balancement hypnotique des fils emperlés suspendus à ses peignes en écaille. Les cabochons vert prairie et jaune citron, cerclés de fer, étincelaient sous les feux, plus ensorcelants que la plus brillante des étoiles. Lys se doutait bien qu'ils auraient encensé n'importe quelle chanteuse pourvu qu'elle les éblouisse par son apparence. Les auditeurs, elle l'avait observé, vénéraient les excès et succombaient au clinquant. Il suffisait de le savoir pour ne pas se laisser berner par leur adoration d'un soir.

N'empêche, se souvint-elle, la soirée avait été belle. Le sbire Khoa avait les yeux rivés sur elle pendant qu'elle se préparait à entrer en scène. Elle avait fait mine de ne pas s'en apercevoir, mais rien ne lui avait échappé, ni l'intensité de son regard, ni le feu de ses joues. C'était un beau gosse, à n'en point douter : carré d'épaules et grand pour la moyenne, il respirait la sincérité. Maintenant qu'il était devenu la coqueluche du bourg, il y avait fort à parier que les entre-metteuses l'avaient en ligne de mire. Lys enroula une mèche autour de son index. Elle aurait été presque disposée à se jeter dans la mêlée, juste pour goûter à l'âpre rivalité qui pouvait déchirer les amitiés féminines les plus solides. Elle s'imagina dominant la meute des filles nubiles, détachée et sûre d'elle, toisant un Khoa en transes tandis qu'il se jetait à ses pieds. Si cela l'avait amusée, elle n'aurait fait qu'une bouchée de lui, l'entortillant à l'envi, jusqu'à ce qu'elle s'en lasse. Elle l'aimait bien, mais c'était un ami d'enfance qui vivait dans la maison d'à côté, cela tuait tout romantisme.

De plus, le jeune Khoa, bien qu'avenant et talentueux, avait plusieurs défauts. D'abord, sa mère, à qui il était enchaîné tel un buffle à son pieu. Le garçon

possédait apparemment une piété filiale à toute épreuve car cette dernière était peu commode. Habituellement discrète et douce, elle s'enflammait sans crier gare, ce qui mettait le jeune homme dans une position inconfortable. Lys fit la moue. Les parents en fin de vie étaient décidément difficiles à supporter. Elle-même avait dû s'occuper de sa mère malade, qui avait arrêté de regimber seulement quand le souffle lui avait manqué. Quoi qu'il arrive, il n'était pas question d'abandonner ses géniteurs, en vertu du confucianisme qui exigeait un dévouement total à ses parents. C'était compréhensible au vu des sacrifices qu'ils avaient consentis pour vous élever, mais cela pouvait devenir assez pénible.

D'ailleurs, Khoa avait un défaut encore plus rédhibitoire que cela : il était pauvre. En plus d'être affligé d'une mère encombrante, il ne disposait d'aucune fortune personnelle, et ce n'était pas son poste de sbire qui allait lui garantir des lendemains aisés.

Or Lys savait à quel point il était désagréable de vivre dans le dénuement. Tout autour d'elle s'éparpillaient des vestiges d'un passé glorieux. Un jardin aujourd'hui en friche, gardé par un portail aux gonds rouillés, encerclait comme un tapis mité la demeure autrefois superbe. Les colonnes en bois-de-fer, noircies par les pluies, soutenaient un toit recourbé où sommeillaient des figurines ébréchées – chien décapité, oiseau sans ailes, prêtre unijambiste. Devant un bassin, la statue d'un guerrier, flanqué d'une femme à gauche et d'un piédestal cassé à droite, pointait vers les rizières une épée fendue. Elle aurait sans doute supporté ce monde déliquescents si elle l'avait connu toute sa vie. Pour son malheur, elle avait vécu une enfance cossue, entourée de servantes et de jardiniers

dont il ne restait aujourd'hui que des visages presque oubliés. Réceptions aux flambeaux, fêtes musicales, elle avait tout vu. Ce n'était pas le luxe, simplement le confort. Et à cause de cette jeunesse sans souci, elle éprouvait une aversion pour la médiocrité, qui confinait l'homme dans une existence privée d'élégance et d'envergure.

La jeune fille s'étira paresseusement. Quelle ironie ! Elle qui aspirait au faste, elle était emprisonnée dans un décor de bois à chaque représentation, une silhouette portant bijoux de pacotille et robes en fausse soie. Sortie de son rôle d'héroïne courtisée, elle redevenait celle qui vivait dans une demeure décrépite près de la rivière. Et ce statut social peu brillant encourageait des vellétés dont elle se serait bien passée. Ses admirateurs ne pouvaient guère se flatter d'une généalogie reluisante, c'était le moins qu'on puisse dire. Il y avait le sbire Khoa qui avait au moins un physique très agréable, et quelques commis insolents qu'elle toisait avec dédain. Mais depuis quelque temps, elle avait noté, non sans courroux, l'attention que lui portait le batelier Phan qui, en plus d'être court sur pattes, devait être analphabète. Elle sentait son regard insistant descendre le long de son dos, telle une caresse malvenue. Lys se renfrogna. Ce soir même, alors qu'elle rentrait de la fête de la Mi-Automne, elle l'avait croisé sur le chemin longeant le cours d'eau. Il avançait lentement, tête basse et dos rond. Elle s'apprêtait à le prendre de haut, mais le mufler l'ignora, l'esprit visiblement ailleurs. Habituee à son empressement indésirable, elle s'offusqua presque de tant de désinvolture.

Appuyée contre le mur qui restituait une bienheureuse chaleur emmagasinée durant la journée, Lys

s'abandonna à ses rêveries pendant que la brise lui apportait l'odeur du jasmin en fleurs. Non, elle n'avait cure de ces prétendants sans lignée qui s'imaginaient dignes d'elle. Elle voyait plus loin, visait plus haut. Il lui fallait un homme puissant pour la tirer de son marasme quotidien. Le mandarin Tàn hantait régulièrement ses pensées – si jeune et si retenu. Elle le devinait bridé par le protocole, obligé de tenir en respect cette population si prompte à louvoyer avec la justice. Ses yeux effilés paraissaient songer à une existence qui lui était interdite. Peut-être aspirait-il à des journées tranquilles auprès d'une compagne aimante ? Plus tôt dans la soirée, il lui avait semblé déceler chez lui une grande solitude intérieure, qu'un profil résolu ne parvenait pas à masquer. Pourtant, combien de jouvencelles se seraient gracieusement offertes à leur magistrat, le cœur palpitant ! Espoirs vains, car le mandarin Tàn était hors de leur portée. Le code pénal lui interdisait de choisir une épouse parmi ses administrés, afin d'éviter des conflits d'intérêts. Voilà qui réduisait à néant les illusions de toute une génération de femmes.

La pleine lune déversait sur la jeune chanteuse une lumière sensuelle qui coula sur la rondeur de ses joues et suivit le tracé juvénile de sa nuque. En cette nuit où le *yín* était à son apogée, Lys sentait monter en elle des ardeurs renouvelées. A dix-sept ans, elle n'allait pas se laisser abattre par le peu de perspectives amoureuses qui s'offraient à elle. Elle repensa à la fin de la soirée. L'invité du mandarin, qu'elle avait entraperçu à la remise du prix des *Corbeaux de la Mi-Automne*, lui avait semblé charmant. Plein d'élégance et de savoir-vivre, le conseiller Thi ne lui déplaisait pas avec sa moustache lustrée et ses paupières de velours. Sa

voix qui coulait comme du miel était destinée à susurrer des mots d'amour. Sa proposition professionnelle lui revint en mémoire. Chanter à un banquet en l'honneur du seigneur Trinh, voilà qui l'aiderait à accéder à la notoriété. Nul doute qu'elle se produirait en costume de taffetas, parée de pierres précieuses et de plumes jaspées. Le public connaisseur d'aristocrates et de bourgeois saurait enfin apprécier son talent à sa juste valeur. Le conseiller Thi, avec sa prestance et son pouvoir, l'arracherait sûrement à cette ville de province pour l'installer à la capitale...

Lys sourit à la lune. Elle avait été choisie pour remettre la récompense à Khoa, ce qui lui avait permis de croiser le conseiller. C'était, à l'évidence, un signe du destin.